L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 14 JANVIER 1890. 63me Année.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

" Boiteux de Bonnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 14 JANVIER 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes de Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Jas. P. Guinault—Coin White et Dumaine, 18 belles vaches laitières.

Par Henry Stern & Co.—A leur salle d'encan No 26 rue du Canal : Un assortiment complet de Rotins et Sculptures

Par le Shériff, à la Bourse des Encanteurs—Vente d'actions, etc., de Compagnie de Bienfaisance.

La sécurité publique à la Nouvelle-Orléans.

Nous ne sommes pas de ceux qui mettent leur dignité de citoyens et d'hommes intelligents à critiquer tout ce que dit ou fait en haut lieu; qui croiraient déroger, s'ils ne trouvaient pas mal tout ce qui émane des autorités. Il nous suffit de voir un commencement de bien, pour que nous y applaudissions; la preuve de bonnes intentions, pour que nous approuvions. Nous avons, sous ces divers rapports, été si peu gâtés, que nous éprouvons une immense indulgence pour les petites fautes, pour les maladresses commises dans l'accomplissement d'une réforme, dans l'exécution d'une entreprise—pourvu que l'on fasse en gros ce que l'on tente de faire quelque chose. Le plus grand malheur pour une communauté comme la nôtre, est cette hostilité négative qui n'ose bouger, de peur de faire un faux pas; qui se laisse aller à la dérive, de peur de donner un coup de rame à faux. Cette honnêteté-là est le pire des vices d'une administration, parce qu'elle devient, réellement, un obstacle à toute amélioration, et qu'elle fait reculer une ville, tandis que toutes les autres avancent autour d'elle.

Le Nouvelle-Orléans—il faut dire le mot, il dût qu'il soit à prononcer—est dans la crasse; il faut l'en tirer à tout prix. Nous avons besoin d'hommes énergiques et entreprenants pour y arriver. Qu'on leur fasse appel et qu'on les laisse agir. Qu'on les enrolle de près; qu'on les punisse sévèrement, s'ils prévaricquent; qu'on les récompense largement, s'ils font œuvre bonne et utile. Mais qu'on n'empêche pas une amélioration de s'accomplir, sous prétexte que, à tel moment ou dans telle circonstance, plus ou moins prévue, il se fera à faux une dépense insignifiante. Que nous importe une défalcation de quelques milliers de dollars, si l'entreprise doit nous rapporter des millions et transformer la ville de fond en comble. La grande question, c'est que l'on fasse quelque chose; c'est que l'on accomplisse des réformes qui soient vraiment telles; c'est que l'on ne prétende pas faire marcher une communauté en avant, quand l'on la force à piétiner sur place, par des attermoiements funestes et sans cesse renaissants.

Indulgence, au besoin, pour l'homme qui produit utilement et positivement, mais châtiment exemplaire et, surtout, inévitable, pour celui qui, ayant signé un contrat, ne l'exécute pas et garde l'argent dans sa poche. Si nous avons toujours agi de la sorte, la ville s'en serait épargné la déplorable situation où nous la voyons; où il y a tant à faire, que l'on ne sait de quel côté commencer. Les projets abondent, mais il y en a tant, de natures différentes, que le découragement vous prend, et que, de désespoir, on jette le manche après la cognée.

C'est le laisser-faire qui nous tue; c'est l'assurance de l'impunité qui perpétue les abus qui font que chacun, là où on a été, tire à soi, aux dépens des droits des citoyens, souvent aux dépens de leur sécurité.

C'est par suite du laisser-faire, que les compagnies de chemins de fer se sont, graduellement, emparées de la levée, d'abord, puis de certaines rues, et qu'il est arrivé d'irréfutables catastrophes jusque dans le quartier central de la ville.

Il est question maintenant d'établir une ligne de ceinture. Nous disons seulement "question," parce qu'à la Nouvelle-Orléans, il y a loin de la coupe aux lèvres, et du projet à l'accomplissement.

C'est une proposition de plus à ajouter à la masse de celles qui encombrent les cartons de l'administration, que l'on a, vingt fois, remises sur le tapis, et qui n'ont jamais eu un commencement d'exécution. Mais, à supposer que, par extraordinaire, on se mette à l'œuvre—au train dont vont les choses, voici ce qui arrivera infailliblement :

Les compagnies n'ont nullement besoin de ce chemin de ceinture. Ce qu'il leur faut, c'est le passage d'une rive à l'autre du fleuve. A force d'empiètements, elles possèdent ce passage dans des conditions lamentables pour la ville. Le reste leur importe peu; elles n'ont pas la charge de la sécurité des habitants. C'est donc pour la population que doit s'exécuter le chemin de ceinture, s'est elle qui le demande. Eh! bien, les compagnies crieront tant, circonviendront tant l'administration, qu'elles réussiront à faire exécuter les travaux à leur bénéfice, non pour le bien de la ville, peut-être même à son détriment. A cet égard, le passé nous est une triste garantie de l'avenir. Il y a tout à attendre d'une ville qui a laissé, sans s'en apercevoir, s'emparer une grande Exposition universelle, au succès de laquelle dépendait sa prospérité, en une spéculation de terrains, au profit d'une cinquantaine de propriétaires.

En ce moment, la vie des citoyens est, chaque nuit, menacée; plusieurs fois très fréquents accidents, dont les victimes ont le grand tort de ne pas se plaindre publiquement—à cause de ce même laisser-faire, qui s'applique à presque tout. C'est une belle chose, assurément, que l'éclairage électrique, mais il a des interruptions fréquentes qui plongent, tout à coup, dans le plus profonde obscurité, le coin de rue ou l'îlot qui étaient, une minute auparavant, très convenablement éclairés; de là, une foule d'accidents et de chutes dont la liste serait longue, s'il nous fallait la dresser.

Encore n'y aurait-il en cela que domimal, celui qui promènerait, l'homme qui va au travail ou en revient, avait le pied sûr; si le trottoir qu'il longe était bien construit, maintenu en bon état; si tout au moins, il conservait toujours le même niveau. Mais c'est le contraire qui a lieu. A chaque pas, on sent des trous, des saillies de continuité, une dévaluation de rampes ou de descendes qui heurte d'un demi-pied; puis celle qui suit, haute à vingt, tantôt à trente, tantôt à moins pas de distance, hausse brusquement de trois, quatre, cinq pouces. Le malheureux qui pose, mêt le pied dans le vide, ou vice versâ il fait une chute dans il le relève meurtri, mais rétamé. A quoi bon se plaindre? Il sait que sa démarche sera complètement inutile.

Qu'y encore un, bien excellente chose, que le nettoiement des trottoirs, mais, ... cela ne fait sans règle, sans ordre, ... chacun. Que vient-il ... balayer ... le vent.

Si le trottoir ... était ... il pourrait ... ainsi, ... dégagé qu'on ... pas ... Le ...

est ainsi transformée en une série de pièges dangereux, qu'il lui est impossible d'éviter, parce qu'il est incapable de les apercevoir, encore moins de les deviner. Cette combinaison de l'absence de niveau des trottoirs et de l'absence de lumière aux carrefours des rues, transforme la Nouvelle Orléans, la nuit, en une sorte de caverne pleine de chausse-trappes, où l'on ne s'aventure plus que la terreur dans l'âme.

Nous savons bien que l'administration est dans une position difficile; qu'il y a tout à faire, à la fois, et qu'elle n'a pas d'argent dans sa caisse—mais qu'elle prenne, au moins, les mesures les plus nécessaires pour la sécurité de la population qui s'est confiée à elle.

Elle a des ennemis comme toutes les administrations, aussi il y a beaucoup de citoyens qui ne demandent pas mieux que de la soutenir dans ses efforts pour le bien.

Qu'elle s'affirme, en mettant résolument un terme au système du laisser-faire, en prenant, par elle-même, une initiative quelconque, et elle aura rendu à la communauté un immense service.

Massacre d'innocents.—Nombreuses sont les victimes que font les *poisons*, soi-disant des calmants, tant prônés. Un enfant en dentition ne doit pas être ainsi sacrifié alors que pour $1 on peut acheter une bouteille de *Sirop Delabarre* de 200 *doses*, le grand remède français qui facilite le travail des dents et guérit les coliques infantum et la diarrhée. *Une goutte* sur les gencives apaise les douleurs, plusieurs applications guérissent l'enfant.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer est un article indispensable de toilette pour la chevelure, elle en active la croissance.

LOUISIANE.

Le *Sugar Bowl and Farm Journal*, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 11 janvier :

Dans l'assemblée mensuelle de l'association des planteurs sucriers de la Louisiane, on a traité longuement la question de la coupe de la canne dans les champs par la machine. C'est là un besoin qui se fait sentir dans nos campagnes. Il est probable qu'avant longtemps, nous posséderons une machine.

—Pousse merveilleuse de la canne.—Nous pouvons affirmer qu'on n'a jamais vu, en Louisiane, une pousse de la canne, plant et souches, aussi belle qu'aujourd'hui, au moment où nous écrivons. Nous disons "aujourd'hui, au moment où nous écrivons" par précaution. Voilà près de deux mois que nous avons une véritable température de printemps du 4 décembre; mais il peut survenir, à chaque instant, un froid qui tuera la tige jusqu'à fleur de terre. Cette éventualité est rare; il y a longtemps que nous n'y avons assisté; presque jamais elle ne se produit aussi tard. Le fait est, cependant, arrivé, en 1876, un mois plus tard. Si survenait une gelée et un froid durable, nous éprouverions un grand désastre; les jeunes pousses seraient probablement détruites. Sinon, nous pouvons nous attendre à une récolte plus abondante qu'on ne l'a vu, depuis bien longtemps.

—Nous avons visité, récemment, l'habitation Riverside, propriété de M. Moor, paroisse Ste-Marie. Comme celle de l'ex-gouverneur Warmoth, elle est connue, depuis longtemps, comme une des mieux situées de l'Etat, pour le sucre. Sa situation exceptionnelle la sauve des injures du froid, plus que toutes les autres. Quand ce malheur lui arrive, il y a longtemps, qu'ailleurs, la canne est tuée par le froid. Elle jouit de cet avantage, spécialement, dans la partie la plus basse, connue sous le nom de "Gibbon's Point". C'est là que deux courants se rencontrent, pour former la baie de Belwick. En face, se trouve l'habitation si justement appelée Fairview, propriété du capt. Pharr, qui y possède une charmante résidence. Celle de M. Zénor est plus haut, sur le site appelé "Rochel track," et qui fait partie maintenant de l'habitation Zenor. La raffinerie a été construite en 1879, tout à fait sur la rivière. On y a élevé un vaste quai, et le sirop y est envoyé, de la sucrerie, au moyen d'un tuyau. M. Zénor a un moulin puissant, à cinq cylindres, qui sort des ateliers de Reading, Pennsylvanie, et a été exhibé à notre Exposition. On y a commencé la roulaison, le 25 octobre, et l'on avait terminé de bonne heure, en décembre. La raffinerie a marché presque tout ce dernier mois. Le rendement a été de 2,500,000 livres, dont 1,400,000 provenant de 750 acres de l'habitation, qui avaient été coupés. Il faut y ajouter la récolte de l'habitation Avoca, au Dr C. B. Darrall, et 4200 livres provenant de l'habitation Idlewild, à M. F. B. Williams.

En 1888, cette raffinerie avait fait 3,400,000 livres, et en 1887, 4,000,000.

M. Perry O'Brien a été, quelque temps, le directeur des travaux de Riverside; il y avait pour assistant M. L. F. Rentrop. M. St-Clair de Gravelle y a été bouilleur depuis trois ans; il est aidé de son frère, M. C. L. Degravelle. Ce sont deux neveux et frères de M. L. A. Roussel, qui, comme on le sait, est un habile sucrier et un mécanicien très expérimenté. Nous avons des échantillons de leur sucre; il n'y en a pas de plus beau, ailleurs. Il y en a, surtout, un jaune clarifié, d'un grain très fort et d'un beau cristal; il a été vendu 1⅛ de cent plus cher que le reste. On se sert des presses-filtres Eclipse, qui fonctionnent très bien, mais le métal a légèrement altéré le sirop. L'an prochain, ces messieurs ont l'intention de soumettre le sirop à une seconde clarification.

En décembre dernier et sa saisonne, on a planté 125 acres de cannes et 100 de plus, après la roulaison. La semence était comme partout ailleurs, en parfait état. Le plant et les souches sont maintenant superbes. Riverside est en passe de faire une autre belle récolte en 1890.

—Nous avons reçu la visite de M. G. A. Lopez, d'Iberville, qui est, depuis plusieurs années, sucrier sur l'habitation Sarteria, à MM. L. A et C. G. Ellis, dans le district sucrier du Texas. On doit se rappeler que l'on y a installé une batterie de diffusion sortant de la fonderie de Fort Scott. A notre grande surprise, nous avons appris que la moyenne de rendement, en sucre, par la diffusion, n'a été que de 140 livres à la tonne de cannes, les premiers sucres ne donnant que 90 livres. La faute n'en est pas au procédé, nous dit M. Lopez, mais à l'état de la canne, qui était très verte. Une grande partie des cannes, qui ont produit 2,500,000 livres, avaient été mises au "windrow," par précaution, mais elles s'étaient détériorées. Une particularité que nous devons signaler; il a fallu jusqu'à 12 ou 15 heures pour faire bouillir le sucre, tandis qu'au moulin, il ne faut que juste la moitié de ce temps.

Sur Sarteria, on avait travaillé les dernières cannes, le 1er janvier, tandis que sur Sugar Land, à M. le col. E. H. Cunningham, on continuera les travaux jusqu'au commencement de février.

—Nous lisons dans le *Banner*, de la paroisse Ste-Marie :

"Nous apprenons qu'un mouvement a lieu, dont le but est d'établir une usine centrale dans la partie supérieure de la paroisse. Nous avons déjà exposé les avantages manifestes que nous devons tirer, ici, de l'établissement d'une usine. Nous ne craignons pas de nous répéter; le sujet est trop important.

"1. Une usine centrale, marchant à pleit des habitations, offre un marché sûr à la canne. Un planteur qui achète la canne pu dehors, donnera toujours la préférence à la sienne, en cas d'une forte récolte.

"2. Une usine travaillera la canne, aussitôt qu'elle lui sera délivrée, tandis que le planteur ne peut si ne veut le faire.

"3. Les travaux se font toujours mieux quand la culture est séparée de la fabrication.

"4. Une usine centrale donnera, inévitablement, une plus-value aux terres, puisqu'elle tend à développer la culture de la canne.

"5. L'emploi d'hommes de talent, réduction de machines du premier ordre, profiteront au pays et y élèveront, considérablement, le niveau industriel.

Le *Meschacébé*, Bonnet Carré P. O., paroisse St-Jean-Baptiste, du 11 janvier :

Le changement d'année n'a pas mis fin à la sécheresse qui nous fait souffrir depuis si longtemps, et n'a pas remédié l'hiver, probablement épuisé dans les nuages du pôle. Chaque jour, on entendit qu'il va pleuvoir, et le soir, surtout, l'on se dit que la nuit ne se passera pas sans pluie; mais bientôt les nuées se dissipent et le ciel se parème d'étoiles. C'est pour un lendemain qui tarde bien à venir. En plein janvier il fait chaud comme au printemps fleuri, et l'on se passe de couvertures la nuit. La végétation commence à percer de toutes parts, et l'on voit des arbres qui se mettent déjà des feuilles. Les saules, toujours pressés, poussent hardiment, de même que les figuiers. C'est sans doute une imprudence qu'ils commettent, car il n'est pas probable que nous ayons un hiver sans froid, et, en fait de queue d'hiver, ce qui est différé est rarement perdu. Cependant, les oiseaux eux-mêmes ont l'air de se croire au printemps, et il faut voir comme ils sont gaillards et taquins.

Le fleuve, qui avait monté le mois dernier, ne s'est pas maintenu et baisse graduellement. Deviendra-t-il gros cette année, comme il en avait prédit l'habitude autrefois? Ce n'est guère probable, car lorsqu'il veut monter, il s'y prend généralement de bonne heure, et quand il tarde, c'est que l'eau n'est pas abondante. Les risiers, qui sont intéressés dans sa hausse, le voudraient bien voir monter et se maintenir à un point qui permît de puiser sans pompe, car c'est un détail très coûteux que de pomper de l'eau, toute une saison, pour faire venir sa récolte de riz. Le prix de cette céréale est si bas aussi, qu'il n'autorise presque pas cette dépense. Sa culture sera très limitée, cette année, à St-Jean-Baptiste.

—A sa réunion de samedi dernier, la Commission des Ecoles de cette paroisse a décidé que les écoles publiques rouvriraient le 3 mars. D'après le rapport du trésorier, la balance actuellement en mains, pour les écoles, est de $1,043.67. A cela viendront s'ajouter d'autres sommes, provenant de la perception des taxes et des répartitions des fonds scolaires faites par l'Etat. Les trésoriers espèrent pouvoir tenir les écoles ouvertes pendant plusieurs mois de l'année. Le 15 février, ils se réuniront pour faire choix d'instituteurs et d'institutrices et décider si de nouvelles écoles doivent être établies, ou si d'anciennes doivent être supprimées. Les fonds dont ils disposent ne leur permettent guère d'entretenir de nombreuses écoles, et il ne leur est guère possible d'en créer de nouvelles; d'autre part, comme la loi exige que chaque école soit fréquentée par un certain nombre d'élèves, ils seront forcés de fermer celles dont les retours n'indiquent point une classe assez nombreuse pendant la session de 1889.

Le *Courrier*, Convent P. O., paroisse St-Jacques, du 11 janvier :

Le plus vieil habitant crenne en vain sa mémoire; les fonctionnaires du gouvernement fouillent en vain leurs registres—pour y trouver l'exemple d'une température aussi remarquable que celle de cet hiver. Mardi dernier, le thermomètre marquait 82, et la température moyenne du mois de décembre fut 74 3, lorsque la plus élevée que l'on avait encore eue pour ce mois était de 63 degrés. On se croirait, vraiment, aux mois de printemps; les mouches et les moustiques nous sont revenus, et la nature elle-même semble s'être trompée de saison, car où que nous voyons dans les vergers, dans les jardins et dans les champs, c'est pas habitué à janvier, mais plutôt au mois d'avril. La végétation se fait partout; les arbres sont en sève; les pêchers commencent à laisser leurs fleurs. Nos cultivateurs ont, en grande partie, fait leur plantation de pommes de terre, et M. E. H. Meare nous dit avoir planté le contenu de vingt-huit barils, qui est déjà hors de terre. Qu'arrivera-t-il de tout cela? Nous ne pouvons supposer que cette température anormale se prolongera jusqu'à la fin de la saison. Un changement subit et violent aura sans doute lieu, et une glace destructive viendra nuire à la récolte.

—La grippe a, dit-on, fait son apparition dans notre paroisse, et plusieurs personnes nous disent en avoir souffert. Nous ne sachions pas que nos médecins se soient occupés de ce sujet.

La mort aux asmes.—Tous les ans, la mortalité augmente chez les petits êtres; ce qu'il faut, invariablement, attribuer aux spasmes et à la diarrhée causée par une dentition pénible. Quelques gouttes du Sirop Delabarre frottées en temps opportun sur leurs gencives leur sauvera la vie. 200 doses pour $1, chez tous les pharmaciens.

La Salsaparille d'Ayer employée régulièrement, extirpe toute infection scrofuleuse, sous quelque forme qu'elle existe.

LES FRANÇAIS ET LA LANGUE FRANÇAISE A TUNIS, A LA FIN DE 1889.—M. Paul Bourde écrit au *Temps* :

"Si j'étais artiste, je ferais, rien que sur les tramways, deux douzaines de dessins extrêmement spirituels, pour me prouver à moi-même que de Tunis tout vrai n'est pas plus drôle de pittoresque que l'ancien.

"Mais ce qui me réjouit par dessus tout, c'est que ce sont ma nation et ma langue qui président à cette métamorphose. Je sens mon humble personne accorse par ce fait que ma patrie est agrandie.

"Il y a huit ans, on n'entendait parler ici le français que par exception. Aujourd'hui encore, les statistiques prétendent que le nombre des colons italiens dépasse sensiblement celui des colons français. Eh bien, je vous jure qu'il faut consulter les statistiques pour s'en douter. L'empreinte française est partout marquée avec une vigueur dont il est difficile de se faire une idée, tant le mouvement a été rapide. Les grands établissements, les hautes situations, à de rares exceptions près, sont à des Français. La plupart des enseignes sont françaises, la plupart des conversations qu'j'entendent (je parle bien entendu du quartier européen) ont lieu en français, et tous ceux qui ne le savent pas d'origine essayent d'acquérir au moins une teinture du français. C'est bien vers notre pays que ce pays est décorsmais orienté; on y a l'impression qu'on ne quitte plus la France en y venant.

"La prompte diffusion de notre langue parmi les indigènes serait même un phénomène inexplicable, si l'on oubliait combien les écoles y contribuent et avec quelle bonne volonté elles sont fréquentées. Pour le comprendre, il faut avoir vu les dix-huit cents élèves des écoles de l'alliance israélite, les élèves du lycée musulman de Saint-Charles, les élèves musulmans du collège Sadiki et de ses annexes, les instituteurs musulmans qui se forment au collège Alaoui d'où ils vont répandre, à travers toute la régence cette langue nouvelle, qu'ils prononcent avec une remarquable pureté d'accent.

SUISSE.—ACHÈVEMENT DE MAGASINS ET D'ARSENAUX.—On a terminé la construction des magasins et arsenaux établis près de la ville de Luperne. Ce sont les plus grands de la Suisse.

Ces arsenaux, ainsi placés au centre du pays, sont à l'abri d'un coup de main, et, grâce à la facilité des communications, ils sont en relation directe avec presque tous les points de la frontière.

Passenger—Porter, don't put your nasty Paste Blacking on these Shoes. They are blackened with

Wolff's ACME Blacking

Just spread them with clean water, and they will be beautifully polished. You can save your quarter every time! By the way, Porter, tell your Livery Stable friends that it is the best Harness Dressing in the world. You tried it!

WOLFF & RANDOLPH, Philadelphia.
Wm. Sun Blacking for Blk. Wrapped Gilt.

L'Angleterre en Egypte.

Nous lisons, dans la *République française*, du 26 décembre :

"Le sort de la conversion dépendra des négociations actuellement engagées entre les cabinets de Paris et de Londres.

"L'Angleterre occupe en Egypte une situation de fait absolument anormale et contraire au droit. Elle a promis, solennellement, d'évacuer l'Egypte, et elle ne cesse d'étendre ses prétensions. Elle nous demande, aujourd'hui, une faveur, qu'elle croit apparemment devoir servir à consolider son influence dans le Delta et à faciliter son gouvernement. Qu'offre-t-elle en échange,—non pas à nous qui ne voulons rien et qui parlons au nom du droit, qui agissons dans l'intérêt de l'Europe,—absolument rien.

"On doit, pourtant, être bien convaincu, à Londres, que jamais nous ne reconnaîtrons à l'Angleterre le droit de s'éterniser dans la vallée du Nil. Nous consentirons, avec empressement, à toutes les réformes qui accroîtront la prospérité de l'Egypte, pourvu qu'elles aient pour effet d'avancer l'heure de l'évacuation du Delta par les troupes étrangères. C'est dans ce sens que le gouvernement français, assure-t-on, a, récemment, suggéré au cabinet de Londres l'idée de consacrer une partie des sommes provenant de la conversion à accroître l'effectif de l'armée khédiviale, ce qui aurait pour conséquence une réduction équivalente de l'effectif du corps d'occupation britannique. Cette proposition ferme à l'avantage de poser nettement la question.

"Donnant, donnant; voilà une formule que ne renieront pas les hommes d'Etat britanniques : c'est la nôtre en Egypte."

ACADÉMIE DE MÉDECINE, DE PARIS; SÉANCE DU 24 DÉCEMBRE.—LA TRANSMISSIBILITÉ DE LA PHTISIE ENTRE CONJOINTS.—Au cours de la séance, M. Lendet a étudié la question de la transmissibilité de la phtisie entre conjoints.

"Je pense—a dit l'auteur—que si la phtisie est contagieuse, elle doit l'être surtout entre mari et femme, et, partant de cette idée, je me suis demandé ce qu'étaient devenus les conjoints survivants des phtisiques observés depuis vingt-cinq ans.

"Après avoir dépouillé mes observations et après enquête faite auprès des médecins traitants, je suis arrivé à ce résultat que, sur cent douze veufs ou veuves de phtisiques avérés, la très grande majorité vivent indemnes de toute maladie suspecte ou sont morts sans signe de tuberculose.

"Mes 112 cas de mort par phtisie, a dit l'orateur, se répartissent, au point de vue du sexe et de l'âge, de la façon suivante : 79 femmes et 33 hommes (78 de 20 à 35 ans et 34 de 35 à 50 ans et au delà). La durée de la maladie a varié de 1 à 20 ans et plus.

"Des 112 conjoints survivants, il n'en est que 7, dont 4 femmes et 3 hommes, qui aient contracté la tuberculose, et de ces 7 tuberculeux, 3 hommes et 1 femme sont encore vivants. Il me semble que dans ces sept cas l'organisme était prédisposé, pour maintes raisons, à recevoir le virus tuberculeux.

"Il nous reste donc 105 conjoints qui ne présentent pas de signe de tuberculose, bien qu'ils aient cohabité avec des phtisiques.

"Sur ces 112 ménages, 80 étaient jeunes, dans la période génésique de la vie, et j'ai pu construire l'histoire pathologique du côté des descendants. 19 d'entre eux n'ont pas eu d'enfants, 35 ont eu des enfants bien portants et 27 des enfants qui sont devenus tuberculeux.

"Je conclus donc en disant que dans le milieu qu'il m'est donné d'observer, c'est-à-dire dans la classe aisée, qui est dans les conditions les meilleures d'aération et d'alimentation, la contagion de la phtisie est extrêmement rare."

ALLEMAGNE.—LA GÊNE; TOUT RENCHÉRIT.—DÉPART PROCHAIN DE M. KRUPP POUR LES ETATS-UNIS.—Rarement les salons de Noël ont donné au commerce berlinois de plus légitimes sujets de plaintes.

Le renchérissement croissant des denrées de première nécessité, les lourds impôts, empêchent de distraire l'argent pour l'acquisition de choses qui ne sont pas absolument indispensables.

On est gêné, non-seulement aussi bien dans le logis du pauvre ouvrier que dans les résidences de la noblesse.

Le gouvernement reproche aux progressistes d'exploiter, dans un but électoral, le renchérissement formidable du pain, de la viande, et des combustibles. Or, voici ce qu'écrit la feuille conservatrice de la province. "Nous frémissons à la perspective que nous réserve la nouvelle année : une grève universelle est projetée dans toutes les branches de l'industrie, pour le 1er mai prochain; le mécontentement règne du haut en bas de l'échelle sociale; il est impossible de mettre un frein aux revendications du prolétariat; les socialistes conquièrent, les unes après les autres, les circonscriptions électorales; les suicides, les crimes augmentent dans des proportions effrayantes."

On annonce que Krupp, le fameux fabricant de canons, a l'intention de quitter, prochainement, sa fonderie d'Essen, pour se fixer, définitivement, en Amérique.

Il est, dit-on, en pourparlers pour acheter un vaste terrain bordant la rivière de Monongahela, près Pittsburgh, en Pennsylvanie, afin d'y établir une fabrique de canons monumentale.

On ignore les motifs qui ont décidé le grand fondeur à quitter son pays natal.

UN FRANÇAIS RÉCOMPENSÉ EN ITALIE.—L'Institut des sciences de Milan avait établi un concours international d'une valeur de 2,000 fr. pour le meilleur travail concernant l'hygiène.

L'Institut vient de décerner le prix au mémoire français présenté par le docteur de Grandchamps.

Petit dictionnaire de fantaisie :

Lettres d'amour brûlées.—Friqueses de poulets.

TO-KALON
CAVE CALIFORNIENNE.
Vins rouges, Sauterne et Riesling, Vins blancs.
Tokay, Angelica, Muscatelle, Black Berry Brandy, Porto Sherry, Chablis et du Brandy fait avec le raisin pur, supérieur et par excellence, venant directement du vignoble de
H. W. CREES,
Oakville, comté Napa, Californie.
PURETÉ ABSOLUE GARANTIE.
F. M. FORGEOT,
Sîmars— 150 rue Royale, près St-Pierre.

Bureaux de la Compagnie de l'Hôtel St-Charles.—Nouvelle-Orléans, 13 janvier 1890.—L'élection annuelle de cinq directeurs de cette Compagnie pour l'année courante aura lieu LUNDI 20 janvier, de midi à 2 heures P. M., au bureau de Moore, Hymes & Co., No 39 rue Carondelet.
JNO. KILBRAW,
14janv—ag 20. Secrétaire.

LE SAENGERFEST.
Les alèges réservés des souscripteurs du SAENGERFEST seront alloués à un tirage public le
Vendredi, 17 courant, à 7:30 h. P. M., A LA SALLE GRUNEWALD.
Les demandes de nouvelles souscriptions seront reçues avant le tirage par n'importe quel des officiers du Saengerfest ou au No 71 rue Gravier.
Le prix d'entrée aux non-souscripteurs sera de 25 pour chaque concert.
12 janv—

AVIS.
Bureau de de Terres Boisées.
J'ai des acheteurs pour 100,000 acres de Terres maréageuses primées de Cyprès et 100,000 acres de Terres primées de Pins. Les titres doivent être parfaits.
Envoyez les descriptions complètes et correctes à
W. E. SQWIRES,
9 janv—1m 102 rue de la Commerce.

RENTRÉE DE FRANCE,
Madame A. GUILLIOT,
SAGE-FEMME,
Prévient les Dames de sa clientèle qu'elle reprend ses services professionnels. Cabinet intime rue de la Paix, au coin de la rue Carondelet, entre Bienvenue et Iberville.
1Janv—3m—Mar Jeu Dim.

Leçons de Français et de Piano.
Un Professeur, parlant le français et l'anglais offre ses services pour l'enseignement du Français et du Piano, au prix de toute modestie par leçon. Il peut donner des leçons à domicile, ou aux jeunes gens et jeunes filles qui viendraient à son domicile.

ASSURANCES.

Vingt-troisième Etat Annuel
DE LA
Compagnie d'Assurances Germania
De la Nouvelle-Orléans.

CONFORMÉMENT à ce qu'exige sa charte, cette compagnie publie l'état suivant pour l'année se terminant le 31 décembre 1889 :

Primes sur incendies	$197,741 69	
Primes maritimes	2,889 10	
Primes des rivières	1,577 07	
	$202,207 66	
A ajouter : Primes non expirées de 1888	44,609 49	
		$246,817 35
A ajouter : intérêt, profits et pertes	$36,228 05	
Moins salaires et dépenses générales	14,199 43	
		13,023 62
Fonds de surplus de 1888		24,476 05
Total		$283,317 02
Pertes payées :		
Sur risques de feu	$93,148 63	
Sur risques maritimes	2,066 45	
Sur risques de rivières	1,619 99	
	$96,837 07	
Réassurances	32,145 53	
Primes rendues et commissions	49,561 79	
Taxes d'Etat et de ville, Board of Underwriters, et souscriptions	6,309 93	
		185,852 32
Profits bruts		$ 97,364 70
Réservé pour primes non expirées	$41,190 13	
Pertes non payées	11,706 52	
Dividende No 23 payé en juillet 1889	10,000 00	
Dividende No 24 déclaré en janvier 1890	10,000 00	
Fonds de surplus, 1889	24,476 05	
		97,364 70

ACTIF

Billets pour primes	$309 80
Primes en vue de collection	41,662 99
Prêts sur nantissement (dépôt de titres)	32,625 00
Prêts sur hypothèques	6,175 00
Bons des Etats-Unis, bons d'Etat, municipalités de ville et bons à primes	65,680 00
Stocks de banques, d'assurances et autres	38,928 50
Bons 1ère hypothèque, Workerling Brewing Co	5,007 00
Propriétés foncières	66,914 24
Mobilier de bureau et accessoires	4,573 14
Argent comptant et en banque	34,835 44
	$287,564 70

PASSIF.

Capital-actions	$200,000 00
Réservé pour primes non expirées	41,190 13
Réservé pour pertes non payées sur incendie	11,706 52
Réservé pour dividende 5 pour cent, janvier 1890	10,000 00
Réservé pour fonds de surplus, 1889	24,476 05
	$287,364 70

Cet exposé est une copie juste et correcte des livres de la compagnie.
E. H. SUBERBIER, Président.
J. HASSINGER, Vice-Président.
EMIL WEBER, Secrétaire.
Fait et signé sous serment devant moi, ce 9 au jour de janvier 1890
W. O. HART, Notaire.

Le Conseil de Direction, à une réunion tenue le 9 du courant, a déclaré un second dividende semestriel de CINQ POUR CENT, faisant 10 pour cent par an sur le fonds-capital pour l'année se terminant le 31 décembre 1889, payable sur demande.

DIRECTEURS.
H. SUBERBIER, P. W. DIELMANN, J. J. WECKERLING, JOHN TROST, J. HASSINGER, J. B. MEYERS, LOUIS GRUNEWALD, A. G. RICKE, FRANK H. TITUS, GEO. LINDELIEB, HENRY CURTIUS, JOHN J. LEVIS, J. B. MERILH, JOHN G. MOLL, J. J. LANGLES.
12 jan—1m

Vingtième Etat Annuel
DE
L'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.

CONFORMÉMENT à sa charte, l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans publie l'état suivant de ses affaires pour l'année expirée le 31 décembre 1889.

Primes reçues :		
Sur risques de feu	$251,045 98	
Sur risques de marine	2,708 16	
Sur risques de rivière	3,978 47	
	$257,732 61	
A ajouter, primes non reçues de 1888	60,716 00	
Primes totales		$318,459 05
A ajouter, intérêts et profits et pertes		18,041 93
Revenus		$335,500 37
A déduire, pertes payées :		
Sur risques de feu	$89,072 36	
Sur risques de marine	1,010 00	
Sur risques de rivières	602 83	
Total des pertes payées	$90,685 27	
Retour de primes et commissions	25,829 60	
Commissions	29,121 12	
Réassurances	74,395 18	
Taxes et Licences	5,947 15	
Dépenses de bureau et d'agences, salaires, bureau des assurances, corps de sauvetage, loyers, patrouilles, etc.	30,719 47	
Déboursés		$212,693 79
		$122,806 58
A déduire :		
Primes non acquises	$60,554 00	
Pertes ajustées et non ajustées	30,000 00	90,554 00
Bénéfice net		$30,252 58

ACTIF.

Argent en caisse	$ 66,123 15
Dépôt au trésor de l'Etat du Mississippi	15,000 00
Argent entre les mains d'agents d'autres Etats	10,011 16
$15,000 Bons des Etats-Unis à 4 0/0 @ 127	19,700 00
$121,000 Bons Consolidés de la Nlle-Orléans @ 110	133,100 00
$64,500 Bons à Primes de la Nlle-Orléans @ 149	95,549 50
$25,000 Bons de l'Etat de la Louisiane, 4 0/0 @ 95 1/2	23,875 00
Primes en voie de recouvrement	12,198 55
Prêts sur hypothèques	24,384 34
Billets à recevoir et billets à recevoir pour primes	6,002 09
Actions	5,445 28
Meubles et ustensiles de bureau	2,500 00
	$405,919 34

PASSIF.

Capital	$300,000 00
Dividendes non réclamés	1,350 30
Réserve pour primes non acquises	60,554 00
Réserve pour pertes ajustées et non ajustées	30,000 00
Intérêt sur capital 6% en janvier 1890	9,000,00
	$405,919 34

Le tableau ci-dessus est une copie exacte des livres de l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.
GEO. LAFAUX, Jr., Secrétaire. PIERRE LAFAUX, Président.

Assermenté et signé devant moi, ce 11 janvier 1890.
GEORGE C. ANDRY, Notaire.

A une assemblée de la Direction tenue ce jour il a été résolu de payer sur ce dividende d'intérêt de TROIS POUR CENT, (3 0/0) pour le second semestre de